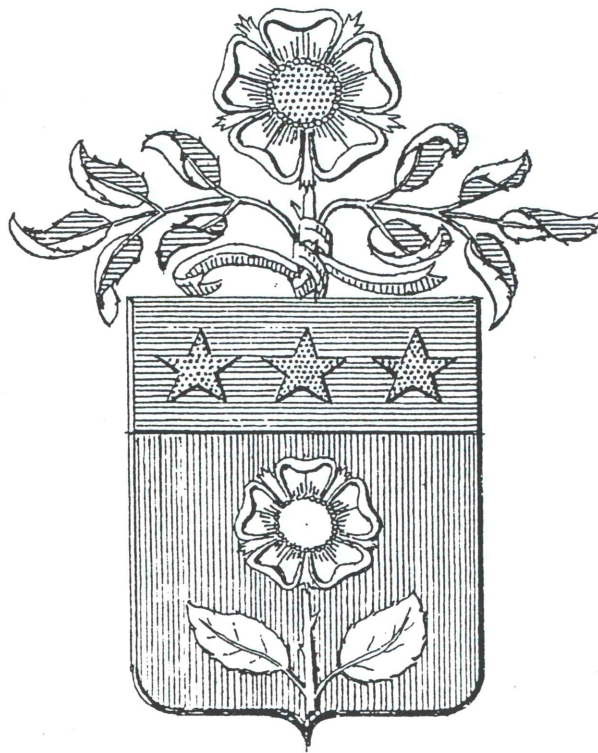


Gustave Jeanneret
artiste-peintre



dessin de Charles Leuba, 1982

Pierre-Arnold Borel, 1999

Famille Jeanneret, communière du Locle et de Travers, bourgeoise de Valangin

Branche de l'artiste-peintre

I.

Gustave Jeanneret naît à Môtiers dans le Val-de-Travers le

6 avril 1847. Il ressent très tôt sa vocation de peintre. C'est de son oncle le peintre Georges Grisel qu'il reçoit, encore enfant, sa première boîte de couleurs à l'eau. Une fois l'école finie ses parents tentent de lui enseigner un métier craignant pour lui les incertitudes de la vie d'artiste; il ne reste que peu de temps à l'école cantonale de Zürich où il apprend la gravure sur papiers peints et part pour l'Alsace alors pays des papiers peints et des toiles peintes. L'aspect technique de son travail de décorateur l'ennuie, bientôt sa vocation le pousse à se rendre à Paris pour s'y livrer pleinement à sa passion la peinture. C'est là que se déroulent ses années d'apprentissage, pourtant difficile.

En 1876, pour la première fois, un tableau de lui, représentant "Le Vauseyon" est accepté au Salon.

Après une période partagée entre Paris et la Suisse Gustave se marie et s'installe définitivement à Cressier, celà en 1888. Grâce à l'abondante production picturale que lui inspire le village de Cressier ainsi que sa région, son talent est désormais reconnu. Ses toiles de grande dimension représentant des vignes et des champs restituent admirablement le geste courbé du vigneron ou un faucheur très typé. Leurs outils ne sont pas oubliés, humbles, solides et parfaitement adaptés à l'homme.

Gustave Jeanneret décèdera à Cressier le 13 septembre 1927.

(voir "Messager boîteux" de Neuchâtel 1929, pages 42-43.)

ainsi que: "Hommage à Gustave Jeanneret" 1928, éditions Attinger.

"Beaux Arts, le pays de Neuchâtel 1848-1948, pages 66-67.

L'Express" du 7 septembre 1990 page 51 "Gustave Jeanneret maître retrouvé". Ainsi que le "Catalogue du XXXIX ème salon du Dimanche"

à la maison Vallier de Cressier, hommage à Gustave Jeanneret.
 "Gustave Jeanneret" de Pascal Ruedin, Ed. Gilles Attinger 1998.

En 1888, Gustave a épousé

Emma Wolfrath elle décèdera en 1951. Leurs enfants sont nés
 à Cressier; ils sont:

- Baucis elle est née en 1896 et décédée en 1983. Artiste-peintre, en 1920, à Neuchâtel, elle se marie avec Eric de Coulon 1888-1956, graphiste à Paris dans les années 1920; maître de l'affiche, artiste-peintre.
- Blaise 1897-1988; architecte et artiste-peintre. Vit à Cressier. En février 1985 le Musée d'Art et d'Histoire de Neuchâtel ouvre une rétrospective de ses oeuvres "le Pays de Neuchâtel, collection du Centenaire de la République - Beaux-Arts" page 90.
- Sully 1900-1993; libraire aux Editions Attinger à Paris. Marié il habite rue de la Tombe-Issoire, il a une fille.
- Pierre 1902-1936. Ecrivain; meurt jeune ce qui représente une perte pour la littérature neuchâteloise.
 voir "le pays de Neuchâtel" Littérature par Charly Guyot 1948, page 89. Le Messenger boiteux de Neuchâtel 1938 pages 57-59 avec portrait.

Les petits-enfants d'Emma et de Gustave sont:

Daniel de Coulon né à Paris en 1927; dessinateur, graphiste, aquarelliste; vit dans la maison Jeanneret "Bellevue" de Cressier, maison appartenant à la famille de sa mère depuis le XVIIIème siècle

Etienne Jeanneret fils de Blaise. Né en 1930 à Neuchâtel; journaliste

Martine Jeanneret fille de Blaise; comédienne; épouse Lova Golovtchiner, comédien à la TSR et au théâtre Boulimie

Véronique Jeanneret fille de Sully; née à Paris
*son père, Sully, repose au cimetière de
 Cressier.*

Arrière-petits-enfants de Gustave:

Laurent de Coulon fils de Daniel; vit à Cressier

Isabelle, Philippe et Gabrielle Jeanneret, enfants d'Etienne

Nicolas Golovtchiner, fils de Martine Jeanneret; artiste-peintre.

II.

Louis-Auguste Jeanneret fils de Jean-Henri.

1815-1891. Horloger à Môtiers. Auteur
 des "Souvenirs du séjour d'un horloger neuchâtelois en Chine"
 publiés en 1866. Il a épousé
Henriette Oehl dont
 Gustave.

III.

Jean-Henri Jeanneret fils de Jean-Henry.

Né à Travers le 8 mai 1782; courtier et
 marchand de dentelles du Val-de-Travers. Le 16 juillet 1813, le
 justicier du Locle lui établit une lettre d'origine lui permet-
 tant de se rendre à l'étranger pour vendre ses dentelles.

A Travers, le 28 mars 1815, Jean-Henri épouse
Rose-Euzébie Montandon fille de feu François-Louis capitaine
 de Travers, et de Jeanne-Elise Per-
 rinjaquet, aussi communier de Travers; malheureusement Rose-
 Euzébie décède en couches, à Travers, le 30 décembre 1815, à
 l'âge de 24 ans, pour la naissance de leur fils Louis-Auguste.
 Veuf, Jean-Henri se remarie le 25 juillet 1818, au Locle, avec
 Julie-Elise Jeanneret fille du capitaine de milices Charles-
 François communier de Travers, qui est lui-même fils de Jonas-
 François ancien, et de Elise-Marguerite Blanc la fille de Jean-
 Pierre, de Travers.

IV.

Jean-Henry Jeanneret est fils de Jonas.

Il est baptisé à Travers le 21 novembre de
 l'an 1758, Sera capitaine de milices, justicier, régent d'échole
 à Travers de 1820 à 1829. Il réside à "Vers chez le Bois" où il
 est cité en 1775. Il est dit bourgeois de Valangin et communier
 du Locle et de Travers. C'est en cette dernière localité qu'il
 épouse, le 6 octobre 1781

Henriette Jeanrenaud fille de Jean-Jaques, de Travers. Leur fille
 Henriette-Elizabeth naît le 15 décembre 1784. Depuis l'année
 1817 elle est régente d'une classe de
 fillettes à Travers. Son mari est un
 Grisel, aussi communier de Travers.

Frédéric-Aimé est né le 27 octobre 1793 mais meurt déjà
 le 28 septembre 1794

Jean-Henri ligne directe

V.

Jonas Jeanneret est fils de François justicier.

Il est baptisé à Travers le 13 juin 1724. Il mourra dans la maison de famille "Vers chez le Bois" et sera enterré à Travers le 7 décembre 1789. Il avait pris sa Première Communion à Noël 1742. Il a été capitaine de milices. C'est aussi à Travers qu'il épouse, le 27 mars 1753:

Susanne Marguerite Pellaton fille de David enseigne, de et à Travers. Leur fils aîné

Jonas François est baptisé le 26 mai 1753. Il sera conseiller de commune; mourra le 30 juin 1818. En 1791 il a épousé Henriette la fille de Moÿse Huguenin, du Locle.

Jean-Henry ligne directe a été baptisé en 1758, le 21 novembre.

Samuel baptisé le 22 mai 1763; meurt aux Ponts-de-Martel le 18 mai 1823. C'est aussi en ce village qu'en 1784, il a épousé Susanne-Charlotte Sandoz fille de Jean-Louis.

VI.

François Jeanneret est fils de Samuel, du Locle et de Travers.

A été baptisé le 21 avril 1683 à Travers et sera dit feu avant l'année 1753. Comme ses pères il habite à "Vers chez le Bois"; il est justicier en l'honorable justice de la seigneurie de Travers et communier du Locle et de Travers. C'est en cette paroisse qu'il épouse, le 7 novembre 1713:

Susanne Marguerite Robert la fille de Jonas; communier du Locle
et de Valangin.

Enfants connus:

Susanne Marguerite

Daniel baptisé le 14 octobre 1714

François-Louis baptisé le 1er octobre 1719; meurt le
16 mars 1803

Jonas ligne directe baptisé le 13 juin 1724

VII.

Samuel Jeanneret dit maître Samuel Jeanneret. De 1679 à 1686 il
est régent d'école à Travers et habite Vers
chez le Bois. Il est dit feu avant 1701.

Samuel est fils de

Balthazar régent d'école à Travers.

Balthazar est fils de
Claude.

Samuel avait été baptisé en 1643 à Travers. Ses enfants sont:

Anne-Marguerite baptisée le 14 mars 1680 à Travers

Jean baptisé le 27 août 1681

François ligne directe baptisé le 21 avril 1683

Samuel catéchumène à Noël 1704.

*La maison de famille Jeanneret à Vers chez le Bois hameau très
abrité, a été habitée par plusieurs générations.*

*Située au-dessus du village de Travers, elle était entourée
d'arbres fruitiers. Rousseau parle de ce lieu dans une lettre au
maréchal de Luxembourg le 28 janvier 1763.*

VIII.

Balthazar Jeanneret est fils de David; communier du Locle, bourgeois de Valangin; il sera régent à Travers.

Le 12 février 1646 il est appelé comme témoin au traité de Mariage de Samuel Hory ministre du Saint Evangile en la paroisse de Travers.

Ayant désirer retourner au Locle il s'offre à y occuper un poste vacant, mais, le 9 aoust 1646, il est avisé de sa non-nomination.

Le 23 février 1655 Balthazar reçoit sa lettre de réception en la communauté et seigneurie de Travers sous le règne d'Ulrich de Bonstetten seigneur de Travers; **dès lors, lui et ses descendants seront communiens du Locle et de Travers.**

Au temple de Travers, le 22 mars 1642, il se marie avec Susanne Pellaton fille de Pierre, de Travers, qui est veuve, relictte de Jaques Montandon.

Veuf, le 10 avril 1660, il se remarie avec Marguerite Bonzon fille de feu Pierre.

IX.

David Jeanneret fils d'Othenin, communier du Locle.

Le 29 mars 1620, par devant Jacob Perret Gentil notaire au Locle, David et Balthazar frères confirment leur partage de biens avec Othenin leur père. Pierre Jeanneret le vieux leur oncle ainsi que son fils Pierre témoins. David sera aussi l'avoyer des enfants mineurs de feu Balthazar son frère pour le maix du Bouclon.

La femme de David

Blaisa Calame dit Rosset est citée en 1652.

X.

Othenin Jeanneret est fils de Jehan Grosjean Jehanneret, du Locle et de Valangin. Il est cité en 1567 et en 1595.

cens de 5 faulx de prels au fenage de la seigneurie de Travers,
qu'yl avoit acquis pour le prix de 24 florins d'or.
Estevenin est recensé parmi les 35 premiers Bourgeois externes de
Valangin. Ses enfants sont:

Jehan Yermin ligne directe

Il peut jouir, user et gaudir des franchises et libertez
que jouissent les Bourgeois.

Estevenin décédé avant 1507. Il est le père de Jaques et
d'Huguenin

XV.

Jehanneret Yermin descend de Jenenet

Il a eu plusieurs enfants mais seul

Estevenin est connu.

XVI.

Jenenet dit aussi Janenet fils de Hyermin. Franc-Habergeant. Cité en
1444 et en 1483 au Loucle. Son fils:

Jehanneret Yermin ligne directe

XVII.

Yermin est fils de N... Le père de Yermin, le 3 mai 1308, fait
partie des gens du Loucle auxquels Guillaume d'Arberg seigneur
de Vallangin accorde de nouvelles franchises. Son fils:

Jenenet ligne directe.

Gustave Jeanneret, maître retrouvé

E Vendredi 7 septembre 1990



ATELIER — *Au fond du jardin un parfum de fleurs.*

ptr-**E**

Rétrospective en 1998

L'Impactual
4 X 1996

Gustave Jeanneret honoré

Une grande rétrospective consacrée à Gustave Jeanneret se prépare pour 1998, avec une exposition au Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel, accompagnée d'un important ouvrage. Venant à point nommé pour étayer un regain d'intérêt sur les grands peintres du XIXe de la région jurassienne, cette exigeante remise en valeur fait appel à la participation des privés qui possèdent de ses œuvres.

Rarement une rétrospective aura été aussi bien documentée que celle de Gustave Jeanneret, un des peintres majeurs de la Suisse de la fin du XIXe. Dans la belle maison de Cressier, occupée aujourd'hui par son petit-fils Etienne Jeanneret, tout est demeuré en place. Le massif chevalet, les palettes accrochées, les pinceaux rassemblés dans des pots, et les nombreux tableaux,

rappellent la présence du maître dans l'atelier du deuxième étage.

Sur des tables d'appoint, au sol, s'alignent des paquets de ses documents personnels, une mine d'or pour l'historien d'art Pascal Ruedin. C'est dans cet espace exceptionnel, ouvert au nord sur la roche et les forêts des contreforts du Jura, au sud sur les ombrages du jardin, que l'auteur principal de la monographie travaille en ce moment.

Surpris et enchanté par la richesse de la correspondance de Gustave Jeanneret, Pascal Ruedin est allé de découvertes en découvertes. Les relations importantes, privées et officielles, que le grand peintre entretenait avec les milieux artistiques suisses apportent d'importantes révélations sur le climat culturel et politique de l'époque. Les papiers personnels encore en phase de dépouillement permettent de suivre de très près ses choix et

ses opinions et promettent une biographie sans trahisons. L'exposition rétrospective de Gustave Jeanneret, qui se tiendra en 1998 au Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel, vient à point pour annoncer une autre manifestation d'envergure, prévue par le conservateur Walter Tschopp pour souligner la filiation des peintres jurassiens de Courbet à Jeanneret et de Jérôme à Paul Robert.

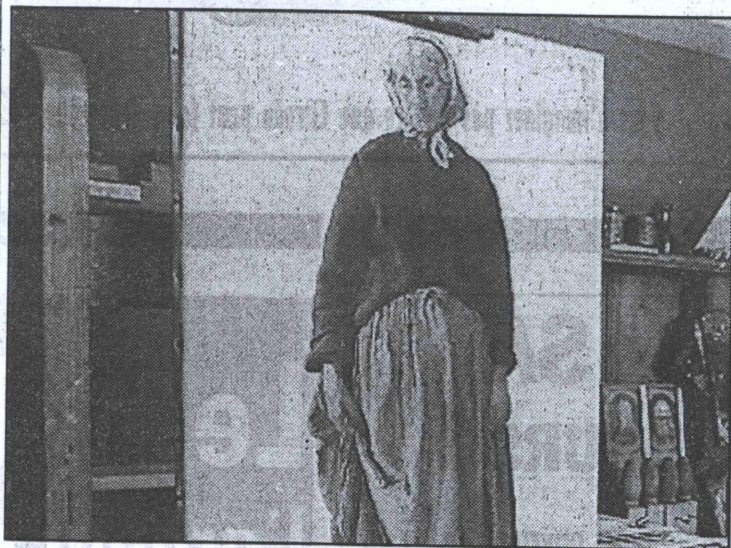
LA MAISON DU MAÎTRE

Rien ne s'est perdu dans la vaste maison du vieux Cressier, qui a été acquise par Gustave Jeanneret venu de Môtiers pour en faire sa demeure et son atelier. Il a décoré de fresques la salle à manger (ancien cellier), et un salon du premier étage. Cette demeure vigneronne du XVIe siècle a été construite par la famille Vallier, comme le château et la célèbre maison Vallier. L'artiste l'a agrandie en créant son atelier et une tourelle.

Les liens entre l'œuvre et le lieu se retrouvent partout. Les fresques de la salle à manger sont dédiées aux travaux saisonniers de la vigne, avec une vigueur et un sens dramatique caractéristique. Le vignoble de Cressier y est représenté aussi. Les murs du salon sont offerts à une vision plus bucolique, avec un groupe de femmes se baignant et les ombrages lacustres.

Dans l'atelier, une peinture est consacrée au charme de la galerie, vue du jardin à travers une plate-bande d'iris. Loin des rappels élégiaques un peu éthérés d'une partie des peintres de son époque (Jérôme et Paul Robert), les attaches terriennes de Gustave Jeanneret s'y reconnaissent en toute authenticité.

L. C.



Atelier

A côté des tableaux et des outils familiers du peintre, la correspondance et les papiers personnels de Gustave Jeanneret sont à disposition pour la réalisation d'une monographie à paraître avec la rétrospective de 1998. (E)

Cressier Une splendide demeure nous livre tous ses secrets



Cossue et impressionnante, la maison du peintre Gustave Jeanneret, à Cressier, est bien protégée derrière un haut mur d'enceinte. Depuis trois générations, elle est propriété de la famille Jeanneret. Son actuel occupant, Etienne, nous a ouvert les portes d'une véritable caverne d'Ali Baba.

photo Jean-Pierre Aubry



C'est au XVI^e siècle qu'a été construite la petite maison Vallier, devenue plus tard la maison du peintre Gustave Jeanneret.

photos Charrière



Dans le salon de la grand-mère d'Etienne Jeanneret, de splendides scènes de baigneuses au bord de la Thielle ont été peintes par son époux .

Cressier. «Entre son château et son église, c'est un de ces villages où parfois, la patrie vient s'asseoir au milieu du pré. Les belles maisons y sont nombreuses». Ces mots sont empruntés à Etienne Jeanneret, qui se trouve justement être l'heureux propriétaire de l'une des plus belles demeures de ce majestueux village vigneron: la petite maison Vallier, devenue la maison du peintre Gustave Jeanneret. Et cela fait trois générations que les Jeanneret se succèdent dans ses murs, où la peinture du premier occupant de la famille décore les parois de nombreuses pièces. Un vrai musée, où l'on éprouve la forte sensation, en foulant le parquet craquant de chaque pièce, que le temps s'est arrêté.

Qui ne s'est jamais demandé, au détour d'une balade dans les rues de Cressier, quel secret se cachait derrière les hauts murs de pierre entourant cette splendide maison à tourelle, sise à la rue Gustave Jeanneret No 6? Qui n'a jamais cherché à coller son oeil aux carreaux des fenêtres, situées étonnamment à hauteur de la rue, pour tenter d'apercevoir un petit bout d'intérieur de ce mini château? Oui, cette maison vigneronne, si fière, si cossue, impose et intrigue. Son actuel propriétaire, Etienne Jeanneret, nous a ouvert sa porte. Celle d'une véritable caverne d'Ali Baba, dans laquelle on évolue comme dans un labyrinthe. Chauffée grâce à des poêles à mazout à alimentation centrale, la demeure, où le

bois règne en maître, possède cinq cheminées qui tournent à plein régime en hiver. Elle a été classée par les Monuments et sites au début des années 60.

Achetée pour 6000 francs par Gustave Jeanneret

L'histoire n'a laissé que peu de traces de l'origine de celle qu'on a longtemps appelé la petite maison Vallier. Construite vraisemblablement au XVI^e siècle par un Vallier, elle fut rachetée en piteux état aux filles du capitaine Jacques Monnin et fut rebâtie en 1729-1730 pour le gouverneur de Neuchâtel de l'époque, Paul de Froment, officier général au service de la Prusse. «On peut imaginer que le représentant de sa majesté protestante souhaitait se trouver un pied à terre dans une région catholique», note Etienne Jeanneret.

Au décès de Paul de Froment, survenu en 1737, la maison passa aux mains de vieilles familles bernoises et soleuroises, avant d'être rachetée, en 1888, par Gustave Jeanneret au prix de 6000 francs (!). A sa mort, elle passa à son fils Blaise et, au décès de ce dernier, en 1988, à son petit-fils, Etienne. Cela fait donc 109 ans que la petite maison Vallier appartient à cette grande famille que sont les Jeanneret. Et lorsqu'on demande à l'occupant de la troisième génération si ses enfants sont prêts à reprendre l'héritage, il répond, avec un petit sourire, qu'il espère que son fils Philippe — qui se trouve être le présentateur de la météo sur la Télévision romande — aura «des idées dans ce sens».

Lorsque Gustave Jeanneret a pris ses quartiers dans la petite maison Vallier, en 1888, il y a

opéré de nombreux travaux. Ainsi l'ancienne cave a été transformée en une splendide et vaste salle de séjour, dont les parquets sont en-dessous du niveau du sol. Le peintre a donc creusé la pierre à hauteur de la rue pour y installer des fenêtres jusque là inexistantes, a installé un superbe escalier de bois en colimaçon qu'il a commandé à Brienz, pareil à celui que l'on trouve dans la salle des journalistes du Palais fédéral. Et il a surtout semé sa peinture sur tous les murs de la pièce: des scènes de vigne représentant des anciens habitants de Cressier à l'ouvrage, si fidèles que sur l'une d'elles, on aperçoit l'église catholique et le château. Petit coup de pinceau nostalgique toutefois avec une peinture de Môtiers — village où naquit Gustave Jeanneret en 1847 — flanquée au-dessus de la cheminée. «Mon grand-père a mis dix ans pour réaliser ce travail», explique Etienne Jeanneret. Aujourd'hui, cette pièce constitue la salle à manger principale de son propriétaire.

La cave transformée en salle de séjour

Un demi niveau plus haut, on pénètre dans la cuisine — fenêtres à niveau avec la route — qui abrite une immense cheminée dans laquelle Etienne Jeanneret confie griller toutes ses viandes. «Dans le four à pain, je me suis même essayé aux gâteaux au beurre!». Et visiblement, la cuisine lui réussit mieux que la peinture: «Mon grand-père peignait, mon père aussi, et moi, je suis le mouton noir!». Quelques marches encore, et nous arrivons au premier étage, dans un vestibule qui s'ouvre sur une superbe pièce.

appelée la salle à manger chinoise; c'est à l'époque de Paul de Froment que ses murs et son plafond de bois furent décorés de subtiles motifs chinois et superbement conservés.

Un salon au bord de l'eau

Puis, on passe dans le salon de la grand-mère d'Etienne Jeanneret, attendant à sa chambre à coucher, la chambre jaune. Magnifique salon, dont tous les murs sont ornés, eux aussi, des peintures de Gustave Jeanneret représentant des baigneuses au bord du canal de la Thielle, un endroit qu'il appréciait infiniment avec la vigne. *«Dans cette pièce, je revois ma grand-mère (réd: décédée en 1951) assise dans son Voltaire et observant la rue depuis la fenêtre, tout en suçant des jus gris qu'elle sortait d'une petite boîte en argent»*, se souvient Etienne Jeanneret. La petite boîte en argent est toujours là, posée sur une commode...

On revient dans le vestibule, orné d'un superbe poêle à catelle décoré par le génial peintre, pour entrer dans la bibliothèque, l'autre d'Etienne Jeanneret. *«A l'époque, c'était la chambre conjugale de mes grands-parents; je me souviens de ma grand-mère, dans son grand lit à baldaquin, en train de dicter juste après déjeuner le menu de midi à sa cuisinière, qui se tenait discrètement sur le pas de la porte»*.

Comme si le temps s'était arrêté

Du vestibule, une porte s'ouvre, menant à la tourelle et au grand atelier de Gustave Jeanneret, construits sous son règne, entre 1888 et 1899, et qui selon son petit-fils, ont per-

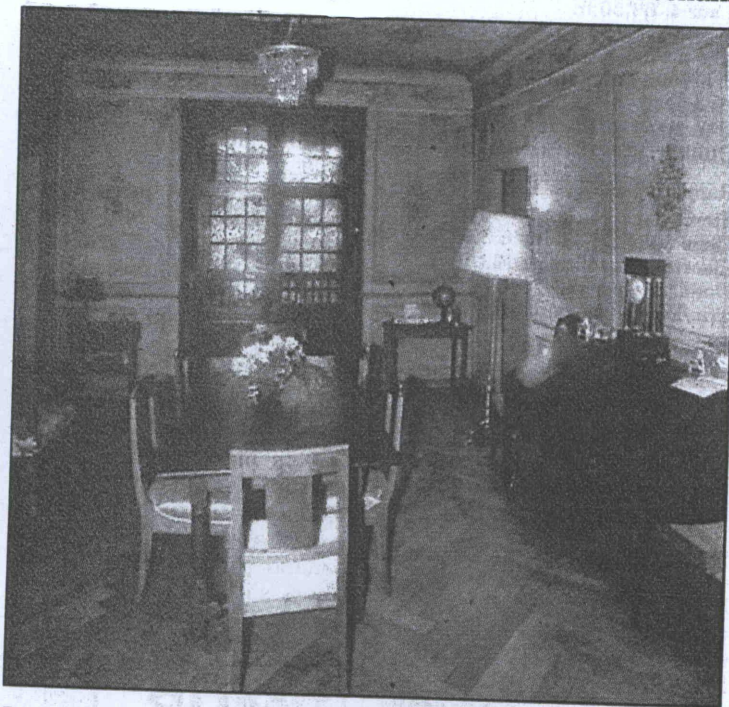
mis de rééquilibrer la maison. Au fil des marches, on découvre un petit WC original puisque décoré d'un clair de lune peint par Gustave Jeanneret. Puis, on arrive sous l'immense et lumineuse verrière, qui recèle moult archives et agendas de famille, ainsi que de nombreuses toiles. A croire que le temps s'est arrêté et que va arriver le génial peintre, un pinceau à la main...

Un demi niveau en-dessous, on visite la salle de bains moderne, construite dans l'ancienne chambre de la bonne et, juste en face, la chambre à coucher des propriétaires. Puis on grimpe dans la petite tour par un étroit et pentu petit escalier de bois pour plonger sur Cressier... et sa raffinerie. A ce sujet, Etienne

Jeanneret raconte que son père, à l'époque, avait été le seul opposant du Conseil général à sa construction.

Avant de quitter ce lieu enchanteur, on se promène encore sur la galerie de bois faisant face au grand parc et on regarde couler l'eau de la petite fontaine en demi-cercle collée contre l'un des murs d'enceinte. C'est alors que l'on réalise qu'elle a son double de l'autre côté, sur la rue, cette fontaine où l'on a plongé ses mains tant de fois, loin d'imaginer qu'elle coulait aussi dans ce grand jardin si bien gardé. Toutes ces années pour découvrir que cet épais mur coupe en deux une fontaine ronde!

Corinne Tschanz



L'ancienne salle à manger de Paul de Froment, dont les parois et le plafond sont décorés de motifs chinois.



L'atelier du peintre Gustave Jeanneret, encore tout empreint de sa présence et de son œuvre.

le peintre Gustave Jeanneret

BEAUX-ARTS • Né à Môtiers en 1847, l'artiste se forme à Paris où il est d'abord conquis par le paysagisme de l'école de Barbizon. Mais c'est le réalisme social de Gustave Courbet qui l'influencera le plus

- De retour au pays, il inaugure un genre: la représentation de la figure humaine monumentale dans son quotidien. Ce qui ne l'empêchera pas de tomber dans l'oubli. Une exposition à Neuchâtel le réhabilite



«**Sans espoir**» (1891), huile sur toile (118,5 x 171 cm) de Gustave Jeanneret. Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel.

Même pour nombre de curieux d'art, le peintre Gustave Jeanneret est un inconnu, hors du canton de Neuchâtel. Quant aux Neuchâtelois qui le connaissent, ils ont plutôt en vue le peintre de paysage particulièrement apte à rendre les lumières fascinantes du lac. Et pour le visiteur de l'exposition, ce sera d'abord le choc des derniers paysages poétiques et des grandes compositions, *Ouvrières horlogères* et *Les Faucheurs*, aux revers desquelles se trouvent deux allégories marquantes: *Soldat mort* et *Sans espoir*.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que le Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel a choisi de le réhabiliter pour le 150e anniversaire de sa naissance, en le montrant dans ses aspects novateurs et audacieux. Et c'est une bonne chose, dans son cas, que d'obliger le spectateur à traverser cette carrière, à l'envers, de son accomplissement à ses débuts, avant de la parcourir dans le sens chronologique. C'est rappeler indirectement aussi que Gustave Jeanneret (1847-1927) a occupé une place prépondérante, au moment où une politique en matière d'art se mettait en place au niveau fédéral. En 1889 il est nommé commissaire de la section helvétique des beaux-arts à l'exposition universelle de Paris. Puis au 1er janvier 1901, il entre dans la Commission fédérale des beaux-arts, institution qu'il préside en 1903 et 1904. L'ouvrage qui accompagne l'exposition, dû à la plume de Pascal Ruedin, informe sur ce rôle et son militantisme en faveur de l'art romand, marqué par le réalisme français, en opposition à l'art allemand trop idéaliste; mentionne ses prises de positions en faveur de Hodler, lorsque celui-ci se retrouve plusieurs fois contesté.

Gustave Jeanneret restera sa vie durant un franc-tireur. Et même,

s'il se peint embourgeoisé en 1875 (à 28 ans), c'est son premier *Autoportrait* de 1873, ardent, têtu, presque halluciné, et peint au bitume, qui explique la profondeur de ses engagements et de ses convictions. Certes, son mariage en 1888 lui assure la sécurité financière. Mais il restera toujours un anarchiste. Cela motive ses représentations de la figure humaine monumentale dans le contexte quotidien. Jeanneret adhère à l'Association internationale des travailleurs en 1870 à Paris. Où il travaille comme dessinateur industriel et se confronte en peintre au cosmopolitisme ambiant. Ses

premiers paysages rappellent la manière de l'école de Barbizon et les influences aérées de Corot et de son collègue Charles Daubigny. Le visiteur retrouve trace de ces formes adoucies dans la série des bords de lac que Jeanneret brosse sur le littoral neuchâtelois, dans *Ruisseau* (1870) ou *Ferme à Sugiez* (1878).

Mais Paris, c'est la confrontation au réalisme social d'un Courbet et la bousculade des Salons. Gustave Jeanneret est admis à y exposer en 1876. La leçon qu'il retient, est qu'il faut faire grand et spectaculaire pour se faire remarquer. Et il tient à se faire remar-

quer. Il a de l'ambition. Aussi pour les autres. Il verrait très bien, par exemple, s'installer à Neuchâtel une Ecole des beaux-arts romande. Dans le même ordre d'idées, il va se faire le messenger de la vie rurale. Montrant que derrière l'idylisme se cache souvent un dur labeur. Il n'occultera cependant jamais l'un par l'autre. Ainsi, tout autour de la salle, où sont présentées les grandes compositions rurales, sont montrées les études qui les accompagnent et les autres productions. On y trouve une nouvelle série de portraits, plus fouillés dans la psychologie des personnages; des petites scènes

de l'atelier du peintre à Cressier, ou des paysages d'une plénitude sereine, comme *La Côte* (1885).

Au milieu de la salle, les grandes compositions se déploient comme les strophes d'un hymne, profond, martelé, dédié aux obstinations de l'homme. *Les Pressureurs*, qui s'arc-boutent à tourner la vis du grand pressoir, donnent l'impression de faire tourner la terre elle-même. Car Jeanneret a le don de brasser ensemble l'humble et le grandiose. Dans le portrait du *Faucheur* (1889), abîmé dans ses réflexions entre deux coups de sa pierre à aiguiser, c'est l'ample respiration de

la terre qu'on entend. On pense aux thèmes rustiques de Millet. Sous les scènes de genre populaires, pointent l'emblématique et les visions. Avec une toile comme *Les Glaneuses* (1885), le public neuchâtelois identifie des décors connus mais reçoit un message plus vaste. Le régionalisme vibre à l'unisson d'échos internationalistes. *Les Vignerons* (1884) et *L'Atelier d'horlogerie* (1884) montrent des gens à la peine mais soulignent aussi leur opiniâtreté, leur force de caractère.

Chez Jeanneret, la critique sociale ne va d'ailleurs pas sans moralisme. Ses compositions se veulent édifiantes. Le peintre atteint du reste au grandiose, à l'âge mûr, avec ses allégories. Particulièrement dans le registre dramatique, avec *Soldat mort* (1917) et surtout *Sans espoir* (1891). Cette toile fut refusée à l'Exposition nationale des beaux-arts à Berne en 1892, «à cause de la nature du sujet». Il est vrai que cette image d'un désespéré qui s'offre aux roues d'un train à de quoi faire frémir. Mais Jeanneret donne au regard du malheureux une intensité qui dit bien l'impasse dans laquelle certains peuvent se retrouver. A l'inverse, ses paysages des dernières années, sous influence impressionniste, constituent de véritables poèmes de la couleur. Une opposition de registres qui fait la démonstration d'une maîtrise, qu'on nous offre heureusement de redécouvrir. ■

GUSTAVE JEANNERET (1847-1927).

Musée d'art et d'histoire (esplanade Léopold-Robert 1, Neuchâtel, tél. 032/717 79 20). Ma-di 10-17h (je entrée libre). Jusqu'au 13 septembre.

XXXIXe Salon des 3 Dimanches à Cressier

Hommage à deux familles d'artistes de Cressier

**Gustave JEANNERET – Blaise JEANNERET
Eric et Baucis de COULON – Daniel de COULON**



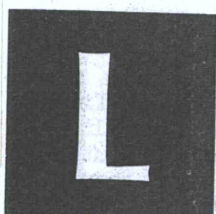
Maison Vallier, Cressier (Neuchâtel)

Du 1er au 17 septembre 1990

Heures d'ouverture: le mercredi et le samedi de 14 à 21 heures,
le vendredi de 18 à 22 heures, le dimanche de 10 à 21 heures,
le Lundi du Jeûne de 10 à 18 heures

Entrée Fr. 5.-, droit à la loterie – Libre pour étudiants et apprentis (catalogue Fr. 3.-)

Plusieurs toiles majeures de Gustave Jeanneret sont à découvrir au Salon des 3 dimanches, à la maison Vallier de Cressier jusqu'au 17 septembre. Cinq peintres de la famille du patriarche appartenant à quatre générations exposent également.



L'exposition du Salon des 3 dimanches, ouverte du 31 août au 17 septembre, révèle que la peinture pourrait

bien être une affaire de chromosomes. Sous l'ombre magistrale du vieux chêne, Gustave Jeanneret, on retrouve son fils Blaise Jeanneret, sa fille Baucis de Coulon, son gendre Eric de Coulon, son petit-fils Daniel de Coulon. Arrière petit-fils de Gustave, Nicolas Golovtchiner expose ses premières œuvres. Il n'a pas encore vingt ans, mais le talent est déjà là.

Une récente exploration de l'atelier de Gustave Jeanneret à Cressier a mis au jour des toiles de vastes dimensions, restées enroulées depuis le décès du peintre en 1927. Ces œuvres inconnues du public méritent à elles seules une visite à la Maison Vallier. Elles appartiennent à l'hoirie familiale, ainsi que le reste de ses peintures exposées. Certains sujets sont marqués par l'esprit du début du siècle, mais Gustave Jeanneret échappe au genre pompier, grâce à son style fait de discrétion. Son sens de l'espace et la claire rigueur de ses compositions expriment la monumentalité en toute simplicité. Malgré les grands formats, la patte de l'artiste reste vivante jusque dans les moindres détails de touche et dans la

subtile harmonie des couleurs. Sur la scène, dominant l'ensemble de l'exposition, une toile de grande dimension représente le retour des champs. Les pieds des travailleurs de la terre, solidement chaussés, effleurent pourtant l'herbe avec une sorte de respect tranquille.

Dans des toiles, à la fois monumentales et intimes, il restitue le calme silence des bords de la Thielle et des environs du village. Grand admirateur de Courbet, il campe un faucheur très typé. Maître des volumes et des compositions épurées, il saisit admirablement le geste courbé d'un vigneron. Les outils particuliers à la vigne ne sont pas oubliés, humbles, solides et parfaitement adaptés au corps de l'homme. Ses œuvres un peu sévères s'adoucissent parfois d'un sourire, telles cette toile représentant un mur de vigne et la danse dorée des feuilles. Plus proche de l'impressionnisme à la fin de sa vie, il a laissé une toile très attachante, représentant le somptueux jardin d'iris qui s'étendait devant son atelier. La maison et le jardin sont toujours là. Gustave Jeanneret en a tapissé les murs de vastes toiles, épousant totalement l'architecture, à la manière des peintures murales. Souhaitons qu'elles soient un jour montrées au public.

◇ Laurence Carducci

● Salon des 3 dimanches, Maison Vallier, Cressier, jusqu'au 17 septembre.

Hommage à deux familles d'artistes de Cressier_____

Le Salon des 3 Dimanches revient en quelque sorte à ses sources en exposant cette année les artistes de deux familles de Cressier, d'ailleurs alliées, celle de Gustave Jeanneret et celle d'Eric de Coulon.

Né au Val-de-Travers, c'est en 1888 que Gustave Jeanneret, alors âgé de 41 ans, est venu s'installer à Cressier, lors de son mariage. Le village, ses vignes et ses vigneronns ainsi que la vieille Thielle formeront dès lors, et jusqu'à sa mort, en 1927, l'essentiel de son inspiration. De ses quatre enfants, deux se sont consacrés à la peinture, Baucis (1896 - 1983) et Blaise (1897 - 1988). L'un et l'autre ont reçu leurs premières leçons de leur père, puis leurs évolutions, à divers égards parallèles, les ont progressivement conduits à l'art non-figuratif. Si les œuvres de Baucis ont été présentées à plusieurs reprises au Salon des 3 Dimanches (en 1951, 1962, 1970 et 1976), c'est la première fois que Cressier peut admirer la peinture de Blaise Jeanneret, sensible, jeune et lumineuse.

Les liens entre Cressier et Eric de Coulon (1888 - 1956), sont à la fois plus anciens et plus récents que ceux de Gustave Jeanneret. La propriété de Bellevue, au-dessus de Cressier, où Eric de Coulon a passé la fin de son existence, appartenait à la famille de sa mère au 18^e siècle déjà; c'est en 1922 seulement que ses parents viendront s'y installer, et le mariage d'Eric et de Baucis, en 1920, est donc antérieur à cette installation. Bellevue sera pour les deux époux, durant leurs années parisiennes, le refuge des vacances d'été, puis leur demeure à partir de 1939. Si Eric de Coulon fut, durant l'entre-deux-guerres, l'un des maîtres de l'affiche de Paris, c'est à Bellevue qu'il a peint les gouaches vigoureuses où s'exprime sa prédilection pour son pays natal.

De la génération des petits-enfants de Gustave Jeanneret, la seule vocation artistique, dans le domaine des arts plastiques, est celle de Daniel de Coulon, né en 1927, fils cadet d'Eric et de Baucis. Dans ses aquarelles, en particulier dans les illustrations de ses livres où les lacs de Neuchâtel et de Bienne, l'entre-deux-lacs jouent un rôle significatif, se marient heureusement le sens du dessin d'Eric de Coulon et un sentiment pictural proche de celui de Gustave Jeanneret.

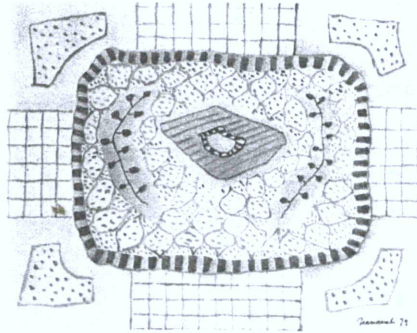
Une leçon se dégage du XXXIX^e Salon des 3 Dimanches. Certes, les Jeanneret et les Coulon forment deux familles selon l'état-civil. Mais à visiter l'exposition de Cressier, il apparaît bientôt, au regard de l'art, que nous nous trouvons devant les œuvres d'un seul et unique milieu familial, tous ses membres inspirés par un même instinct des valeurs colorées, dont la main traduit identiquement la sensibilité dans l'art figuratif comme dans l'art non-figuratif, et animés d'un amour semblable de la belle peinture.



Gustave JEANNERET

Né à Môtiers dans le Val-de-Travers le 6 avril 1847, Gustave Jeanneret a ressenti très tôt sa vocation picturale. C'est de son oncle, le peintre Georges Grisel, qu'il reçut encore enfant sa première boîte de couleurs à l'eau. Une fois l'école finie, ses parents tentent de lui enseigner un métier, craignant pour lui les incertitudes d'une vie d'artiste. Il ne reste que peu de temps à l'Ecole cantonale de Zürich, où on l'avait envoyé apprendre la gravure sur acier, et part pour l'Alsace, alors pays du papier peint et des toiles peintes. Mais l'aspect technique de son travail de décorateur l'ennuie; bientôt, sa vocation le pousse à se rendre à Paris, pour s'y livrer pleinement à la peinture. C'est là que vont se dérouler ses années d'apprentissage, parfois difficiles. En 1876, pour la première fois, un tableau de lui, représentant le Vauseyon, est accepté au Salon.

Après une période partagée entre Paris et la Suisse, il se marie et s'installe définitivement à Cressier, en 1888. Grâce à l'abondante production picturale que vont lui inspirer le village et sa région, son talent est désormais reconnu. En 1898, il figure parmi les peintres du canton appelés à broser les décors du "Neuchâtel Suisse", la pièce historique écrite par son ami de Voëns, Philippe Godet, pour le Cinquantenaire de la République. De 1901 à 1904, il préside la commission fédérale des beaux-arts. Il meurt à Cressier en 1927.



Blaise JEANNERET

Un métier, l'architecture et une vocation, la peinture, forment les deux pôles entre lesquels s'est déroulée la vie de Blaise Jeanneret, deuxième enfant de Gustave Jeanneret, né le 12 juillet 1864. Architecte diplômé de l'Ecole polytechnique fédérale en 1922, il s'installe à Paris dès 1924. La peinture qu'il pratiquait, jeune homme, aux côtés de son père, continue de l'attirer. Il fréquente l'Académie Ranson, où il est notamment l'élève d'un artiste, Roger Bissière (1886-1964), à qui il restera lié toute sa vie. La première exposition à laquelle il participe, remonte à 1935.

En 1939, la guerre le ramène en Suisse. Dès 1945, il habite la maison familiale de Cressier. C'est là que son talent trouve, dans les années de l'après-guerre, ses véritables dimensions. Le caractère novateur de son art lui vaudra de devoir attendre la notoriété jusqu'aux années 70, hors du cadre tout d'abord. Il est mort à Cressier, le 22 novembre 1988.



Baucis DE COULON

Née en 1896, Baucis de Coulon est la fille aînée de Gustave Jeanneret, qui en a représenté les traits, enfant et jeune fille, dans beaucoup de ses toiles. Son éveil à la peinture date de l'époque où elle était ainsi associée à l'œuvre de son père. En 1920, elle épouse Eric de Coulon, architecte à Paris, frère d'une de ses proches amies. Grâce à son excellente préparation picturale, elle apporte à son mari une précieuse collaboration. Comme son frère Blaise, elle suit les expositions et fréquente les ateliers parisiens, en particulier l'Académie Ranson.

Toute sa vie, et plus particulièrement depuis l'installation du couple à Bellevue, en 1939, la peinture sera sa joie et son refuge. Par sa présence dans de nombreuses expositions, où l'on reconnaît sa peine ses belles natures mortes, elle participe activement à la vie du milieu artistique neuchâtelois, qui a reconnu très tôt son talent. Elle meurt en 1983.



Eric de COULON

Parmi les Neuchâtelois ayant joué un rôle en vue hors de leur canton, Eric de Coulon, affichiste parisien, a occupé dans l'entre-deux-guerres une place enviable.

Il est né le 2 mai 1888 à Neuchâtel, et son enfance s'est déroulée en face de Cressier, à Jolimont. Dès l'âge de dix ans, il dessine sans cesse. Son penchant artistique le conduit à l'Ecole d'Art de la Chaux-de-Fonds où Charles L'Eplattenier exerce sur lui une influence durable, puis il part à Paris, en 1913. C'est là qu'il s'oriente vers le dessin publicitaire. Son vrai départ, et le début de son succès, remontent à 1917, quand les Galeries Lafayette lui demandent une première affiche. Il figurera ensuite, durant de longues années, au nombre des principaux affichistes de son époque.

De retour à Bellevue, en 1939, il continuera à créer des affiches, mais reviendra surtout à la passion du dessin d'après nature, née en lui dans son enfance. La mort l'a surpris brusquement au début de l'automne 1956.



Daniel de COULON

Venu au monde à Paris le 11 décembre 1927, Daniel de Coulon, deuxième fils d'Eric et de Baucis, est comme son père un dessinateur-né. Et comme pratiquement tous les artistes de la famille, sa vocation est précoce, mais il lui faudra un certain nombre d'années pour la réaliser pleinement.

Après son enfance parisienne, son retour en Suisse en 1939 et ses études à Neuchâtel, au Collège latin et au Gymnase, c'est à Zürich, à l'Ecole des arts et métiers, de 1948 à 1950, qu'il reçoit sa formation professionnelle. Durant quelques années, il travaille comme graphiste à Neuchâtel, puis revient à Bellevue, où il réside depuis 1970. Dans le décor familial retrouvé, son goût pour une activité spécifiquement artistique, plus précisément l'aquarelle, s'impose peu à peu. Ses livres, non seulement illustrés de reproductions de ses œuvres, mais dont il assure aussi la rédaction, lui permettent désormais de cultiver plus que par le passé un talent d'aquarelliste qui ne cesse de s'affirmer.

*Pages réservées aux ajouts,
photos ou compléments*



château de Cressier,

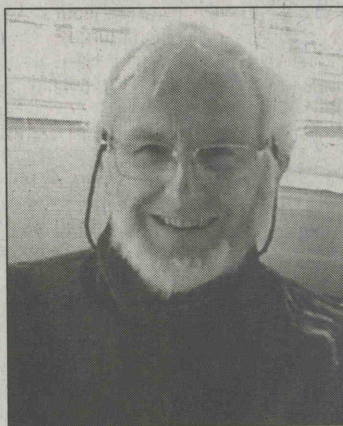
NÉCROLOGIES

Hommage à Daniel de Coulon (1927-2005)

Daniel de Coulon nous a brusquement quittés et nous le pleurons. Nos larmes expriment la perte d'un ami cher, de jours heureux qui avec lui ont disparu.

Né dans une famille vouée à l'art, petit-fils du peintre Gustave Jeanneret, fils du dessinateur et graphiste international Eric de Coulon et du peintre Baucis de Coulon-Jeanneret, il avait un bel héritage artistique à assumer.

Très doué pour le dessin, formé à L'Ecole d'art de Zurich, Daniel de Coulon a su trouver sa voie propre par le graphisme, par la tapisserie murale et surtout par l'aquarelle, où son amour de la nature allié à une observation précise et poétique ont fait merveille. La belle et grande série de ses monographies illustrant le Jura et nos lacs restera comme le témoignage le plus talentueux du paysage neuchâtelois de la fin du XXe siècle.



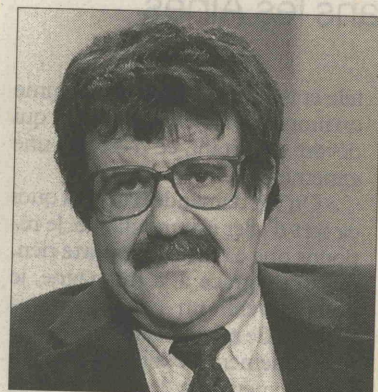
Sa maison chérie de Bellevue sur Cressier, qui était son château et sa chaumière, il a su avec sa femme tant aimée la faire vivre, l'embellir et en faire partager les attraits à sa famille et à ses amis. Daniel de Coulon était un esprit libre, ses propos pimentés par un brin d'ironie et un regard malicieux sur le monde faisaient le charme et l'agrément de son amitié.

Cet amitié précieuse s'en est allée... /D. de M.

Il est à demi, et peut-être même aux trois quarts Russe. Façonné, pour amuser les Romands, par l'humour à froid d'un émigré pessimiste, son père, et la bonne humeur méritoire d'une enfant naturelle, sa mère **par Myriam Meuwly**

Filiations

Lova
à 2 ans et demi
en compagnie
de Barry,
le saint-bernard
de la Pension
La Cheneau
à Château-d'Œx
où il passa toutes
ses vacances
d'enfant.



**«J'étais
interdit au bistrot.
Je montais
directement
à l'étage
où ma grand-mère
me rejoignait»**



Alexandre Golovtchiner, à l'époque de ses études de médecine, dans les années 20 à Genève.



Gabrielle à 19 ans, devant l'Hôtel des Palmiers, pose avec le chien du clown Grock qui a fait la photo.

L Il se moque de tout. Sauf de son réveil. Cet humoriste légèrement enveloppé qu'on imaginerait volontiers sucer mollement sa plume dans un hamac est en fait un travailleur forcené, qu'une discipline de fer renvoie à son labeur chaque matin avant l'aube. C'est dès 4 heures et demie du matin que Lova Golovtchiner aiguise ses sketches. Un par jour, quand il écrit un spectacle comme celui qui, au théâtre Boulimie à Lausanne, fait pleurer de rire la Suisse romande depuis six mois: *Vous pouvez pas mettre la Fête des Vignerons moins fort?* *La tonnelle, ce gourmand la garde pour le plaisir du thé – qu'il boit à l'anglaise, c'est-à-dire fort – derrière les murs d'une miraculeuse vieille maison de pierre grise, en plein cœur de la ville, où règnent l'ordre et le raffinement de meubles anciens et de beaux livres. Ainsi que Martine Jeanneret sa femme, bien sûr, première et impitoyable lectrice de ses écrits matutinaux. C'est là qu'à eux deux ils préparent le «best of» qui fera l'affiche de leur théâtre cet automne pour les trente ans de Boulimie. C'est à l'arrière de cette maison alors non restaurée que, jeune couple, ils avaient installé leurs pénates, provoquant les pleurs torrentiels de Madame Golovtchiner mère, bouleversée de voir son fils «dans un pareil taudis».

“ Ma mère, née Gabrielle Delley, avait un avis tranché sur tout. Sur le prix des navets, sur le croisillon des tartes de Linz, sur la qualité des poêles à frire, les gouttes pour le nez, la cuisson de l'œuf à la coque. Elle pensait que, de toute façon, les gens étaient trop jeunes pour savoir ce qui est bon pour eux. J'en ai fait un sketch un jour ... dans lequel elle ne s'est pas reconnue. A part ce côté impérieux, c'était une femme très enjouée, qui aimait rire et qui avait pas mal d'humour. Elle était extraordinairement généreuse, se mettant en quatre pour chercher dans tout le pays l'objet farfelu qui nous faisait défaut pour un spectacle, ou rendre service à ses amis.

Elle régnait sur la maison avec beaucoup d'autorité. Et naturellement sur moi, Marc Léon, dit Lova. J'étais fils unique, plutôt soumis et, d'après elle, extrêmement gentil. C'est vrai que je bastais volontiers, tout en retenant mon impatience d'enfant farceur et turbulent. C'est aussi vrai que, dès que j'ai eu mon bac, avec l'accord d'ailleurs de mes parents, je me suis enfui à Lausanne pour avoir un peu d'air.

«Nous étions très proches. Il faut dire que mon père était souvent absent, en voyage dans toute la Suisse pour son travail. Il était devenu représentant par nécessité après une trajectoire peu commune.

» Il s'appelait Alexandre et était né en 1891 dans le bourg de Khotinsk, en Biélorussie. A l'âge de 4 ans, avec Leiba son père et Malka sa mère, ses deux frères et sa sœur Cécile, il avait émigré à Varsovie où Leiba Golovtchiner avait ouvert un important commerce de bijouterie. L'antisémitisme polonais se manifestait déjà. Ainsi, mon père m'a raconté qu'au collège, à chaque récréation, tous les jours pendant deux ou trois ans, une bagarre avait lieu entre le représentant des chrétiens et celui des juifs. Il était le représentant des juifs et en avait gardé un souvenir très sombre. Bien qu'il fût bon élève, il n'était pas sûr de pouvoir accéder à l'université. Les conditions d'admission pour les juifs étaient en fait éliminatoires. C'est ainsi qu'il fut décidé qu'il irait faire ses études à Genève. Alors que les humanités l'attiraient, son père a mis comme condition à ce séjour en Suisse qu'il fasse la médecine. A peine deux ans après son arrivée, la guerre de 1914 éclatait, interrompant l'arrivée du viatique paternel.

» Pour survivre tout en poursuivant ses études, il se lança dans la représentation. De beurre, je crois, pour commencer. Puis il devint brièvement administrateur d'une troupe de théâtre où, d'après Jenka, sa nièce rescapée de la guerre qui vit aujourd'hui en Israël, il aurait eu une liaison avec une jeune actrice, une chanteuse peut-être. Après cela, malgré son diplôme de médecine obtenu en 1924, il s'est lancé dans diverses activités de représentation.

Il n'a jamais pratiqué la médecine, mais a toujours gardé son titre de docteur. Il était doué pour le commerce et, si j'en juge par les témoignages de certaines dames qui l'ont connu comme représentant, il avait un succès fou. Il était toujours élégant, tiré à quatre épingles, très courtois, parlant avec un petit accent russe – ce dont je ne m'apercevais nullement. Tout cela le distinguait évidemment des représentants ordinaires. Il se déplaçait en train avec d'énormes valises pleines de ses collections de maillots de bain et d'articles de bonneterie qu'on hissait tous les deux sur un vélo pour la gare d'où il les expédiait en bagage accompagné. Il disait que le métier était difficile, mais je crois qu'il y excellait. C'était un homme qui pratiquait l'humour à froid, un pince-sans-rire, très ouvert, un peu solitaire, et totalement citadin. En famille, nous écoutions énormément la radio, le *Bonjour* de Jack Rollan, les humoristes français, Poiret et Serrault. On riait beaucoup. Plus tard, on s'est opposés sur des questions politiques. Pour d'excellentes raisons, il avait une vision désenchantée du monde tandis que, jeune

homme plutôt à gauche, je croyais pouvoir le refaire.

«Une chose contrariait mon père, c'était sa ressemblance avec Géo Oltramare, le célèbre fasciste genevois, ce qui faisait qu'on les confondait volontiers. Ça le mettait aux champs. Il était par ailleurs aussi peu religieux que possible, même s'il a, par égard pour elle, évité de dire à sa mère, avant sa mort, qu'il fréquentait une non-Juive.

«Comment mes parents se sont rencontrés, je l'ai toujours ignoré bien que je sois persuadé que ce fut un mariage d'amour malgré leurs dix-sept ans de différence d'âge. Elle l'appelait Sacha, il l'appelait Gabichkin. Par ailleurs, il y avait une absence d'effusion, une espèce de pudeur qui fait qu'on ne parlait pas de choses intimes. Il y avait d'ailleurs pas mal de non-dit dans la famille. Ainsi Gabrielle, ma mère, était née «enfant naturelle». Sa mère, Rosa, dite Rose, devait être fille de paysans, originaire de Delley, un village fribourgeois près de Portalban. J'ai de vagues souvenirs de vacances à la campagne, avec énormément de moustiques.

Après avoir été jeune femme de chambre à Chamonix, Rose était venue à Genève où elle a fait une rencontre avec un homme resté inconnu. Un Russe, à ce qu'il semble. Déjà. Même, selon ce que ma mère a glissé un jour à ma femme, ç'aurait été ... un prince russe. Lequel aurait promis de revenir mais qui ne serait jamais revenu. En bref, qui a laissé tomber ma grand-mère.

«Être fille mère en 1908, c'était épouvantable. L'enfant a donc été évacuée, d'abord à Delley, chez sa grand-mère pour laquelle elle a gardé toute sa vie une grande affection, puis dans un pensionnat de Versoix. Car Rose, si elle a écarté sa fille, a fait en sorte qu'elle ne manque jamais de rien. Ainsi ma mère avait les plus jolis vêtements de la pension, mais elle devait y passer ses week-ends et ses vacances, ce qui



Les parents de Lova dans les années 50, à leur domicile genevois.

Etapas

1938, naissance à Genève

1957-1963, faculté des Lettres à Lausanne, premier petit rôle aux Faux-Nez, président du Théâtre de l'Université

1962, premier spectacle Boulimie au Théâtre de l'Université, mariage avec Martine Jeanneret

1964, Boulimie à l'Expo

1970, ouverture de Boulimie, place Arlaud, naissance de Nicolas

2000, 30e anniversaire de Boulimie

a fait bien sûr qu'elle n'a jamais eu de rapports très chaleureux avec sa mère.

«Plus tard, cette situation s'est prolongée avec moi. Ainsi, j'allais voir ma grand-mère qui était restée célibataire et qui avait ouvert aux Eaux-Vives un bistrot qui marchait très fort, le Café de l'Aurore. J'en étais interdit. J'entrais par la rue pour monter directement à l'appartement à l'étage, où elle me rejoignait quand elle entendait du bruit. A part ça, c'était une grand-mère très généreuse, qui me faisait toujours de beaux cadeaux et qui, à chaque visite, me donnait un ou deux francs que je dépensais en allant voir Abbott et Costello ou Laurel et Hardy au cinéma voisin avec mes copains.

«Après le pensionnat, ma mère est allée apprendre l'anglais en Angleterre. C'est là qu'elle a développé son côté sportif. Elle est devenue escrimeuse, elle faisait du hockey sur terre. Elle travaillait à l'Hôtel des Palmiers et est même devenue capitaine du Lausanne Hockey Club féminin. Je me souviens que, pendant les vacances que nous passions été comme hiver à Château-d'Œx, à la Pension de La Cheneau, elle faisait facilement 80 km de vélo dans la journée. Elle avait été en finale du tournoi de tennis des hôtes de la station. J'adorais cette pension où, malgré la guerre, je me souviens qu'on mangeait des nourritures extraordinaires, des bavares, des vol-au-vent, des poulets. On y retrouvait toujours les mêmes pensionnaires, les enfants grandissaient ensemble, on faisait des charades costumées, c'était très gai. Mon père, lui, nous rejoignait pour deux ou trois jours. Il détestait la montagne, et la nature en général. Avec lui, je partageais le goût pour le football. Nous allions au match ensemble. Ma mère, elle, était passionnée d'antiquités, de beaux objets, ainsi que de tapisserie. Elle me tricottait de superbes pulls.

«Je n'ai aucun souvenir de la guerre, du rationnement, d'une quelconque crainte. On m'en a complètement protégé. Ses parents étant morts dans les années 30, mon père était très inquiet pour ceux qui restaient. Avec raison car, à l'exception de la fille de sa sœur Cécile, Jenka, émigrée ensuite en Israël, ses frères, ses cousins sont tous morts dans les conditions qu'on devine. Un jour, Claude Torracinta m'a envoyé une coupure de presse faisant état d'un Golovtchiner général du KGB... Un livre du Suisse Maurice Gehri, *Prisons russes*, parle d'un avocat du même patronyme à Kiev. Et un jour, venant de l'Est, une Mme Golovtchiner nous a fait signe. Je n'en sais pas davantage.

”